Intime et injonction nataliste après la Grande Guerre : des couples indociles.

En 1916, Paul Deschanel, alors député d'Eure-et-Loir et président de la Chambre des députés, déclare dans une conférence donnée à la Société de Géographie : « Cette révolution morale qui s'accomplit chez la femme sera-t-elle plus profonde encore ? Ira-t-elle jusqu'aux sources mêmes de la vie[1] ? » Par cette interrogation, il témoigne tout à la fois de la conscience des effets majeurs des événements historiques dans la constitution des subjectivités, de l'historicité de la cellule familiale et des normes qui l'encadrent, et du lien anxieux qui est fait entre la maîtrise de la fécondité par les femmes et leur place dans la famille et dans la société, place que la guerre vient interroger.

Premier marqueur de l'expérience de la Grande Guerre, la séparation, parce qu'elle s'inscrit dans la durée de cette si longue guerre, a entraîné des changements profonds dans le quotidien de milliers d'hommes et de femmes - rappelons que ce sont 8 millions d'hommes qui ont été mobilisés et 5 millions de couples qui ont été séparés durant le conflit. Cette brisure des liens familiaux et conjugaux a obligé à des adaptations qui, à leur tour, ont conduit à une reformulation de soi et à une représentation nouvelle de la relation à l'autre. Nombre de témoignages évoquent cette « découverte de soi » à laquelle la longue séparation mène, malgré soi parfois, à l'instar de cette lectrice qui écrit au journal *La Femme de France* le 17 novembre 1918 :

« […] Quand [mon mari] partit, madame, ce fut affreux. […] je me sentais désemparée, perdue. […] Et puis, peu à peu, il a bien fallu que je me reprenne, que j'agisse… Et c'est là tout le drame, madame. J'ai appris à vivre, à penser par moi-même. J'ai organisé mon existence, selon mes goûts, qui, je le vois bien maintenant, ne sont pas toujours ceux de mon mari. Je me suis créé des amitiés, des habitudes, des petites exigences, j'ai conscience de ma personnalité[2] ».

Cette découverte est d'autant plus essentielle que durant le conflit, pour faire face à la séparation et aux épreuves et comme en négatif positif de ce qui était donné à vivre, la famille, le couple, la sphère privée et intime ont été investis d'une valeur nouvelle. L'espace du foyer est devenu le contre-espace du front et de la mort, et les retours en son sein ont été anticipés, fantasmés et chargés d'attentes considérables.

---

[1] Deschanel Paul, Lévy Raphaël, *L'Enfant de la guerre. Sa préservation…,* Conférence donnée à la salle de la Société de Géographie, le 22 novembre 1916, Paris, Œuvre nouvelle des crèches parisiennes, p. 5.
[2] *La Femme de France*, 17 novembre 1918, Rubrique : « Élégances parisiennes ».

Observer les retours de la Grande Guerre par le prisme de la natalité et à hauteur de famille, en faisant dialoguer intime et collectif, privé et public, permet de repérer le vacillement des assignations traditionnelles des sexes auquel le conflit et ses conséquences intimes ont conduit, et la tension entre la réaction normative bruyamment portée par les autorités politiques et morales et ce qui se déroule dans les vies particulières et le secret des chambres.

Car si l'injonction patriotique et morale de repeupler le pays semble s'imposer comme une idéologie dominante après le conflit, l'évolution de la natalité qui, de fait, ne répond pas à l'attente, oblige à interroger le sens et les enjeux de ce décalage.

Les enjeux de la politique nataliste

Après la Grande Guerre, « Le bleu-horizon vire au bleu-layette[3] » écrit de façon si délicieusement imagée l'historienne Michelle Perrot, expression qui souligne d'une part la véritable « obsession populationniste[4] » d'après-guerre et d'autre part la continuité argumentaire entre le conflit et le retour en paix, dont témoigne ce dessin de presse de René-Georges Gautier paru dans *L'Almanach du combattant* en 1928.

La préoccupation nataliste n'est pas née de la Grande Guerre, mais jusque-là les tentatives pour inscrire dans l'arsenal juridique la lutte contre les comportements malthusiens étaient restées vaines. Cela change après la guerre. Tout l'entre-deux-guerres est marqué par l'adoption de lois, de décrets, de mesures, à visée répressive ou incitative, par le développement d'une propagande qui vise à inciter la population à repeupler le pays, dans la continuité idéologique et sacrificielle du conflit. Cette politique témoigne d'une obsession sociale autour de la natalité et plus précisément, comme nous allons le voir, autour de la maternité.

De la loi de 1920 qui réprime la provocation à l'avortement et à la propagande anticonceptionnelle, à la création de la médaille de la Famille française et à l'institution d'une fête des mères de famille nombreuse la même année, aux mesures financières d'aide aux familles, en passant par la loi de 1923 qui correctionnalise l'avortement, par la construction de monuments à la gloire des mères françaises, jusqu'au Code de la

---

[3] Perrot Michelle, *Les Femmes ou les silences de l'histoire,* Paris, Flammarion, 1998, p. 206.

[4] Morin-Rotureau Évelyne (dir.), *1939-1945 : Combats de femmes, Françaises et Allemandes, les oubliées de la guerre,* Paris, Autrement, 2001, p. 30. Voir aussi Thébaud Françoise, *Quand nos grands-mères donnaient la vie : la maternité en France dans l'entre-deux-guerres,* Lyon, PUL, 1986, 315 p.

famille et de la natalité françaises en 1939, toute l'argumentation qui justifie ces mesures prend appui sur le passé pour envisager l'avenir et la politique visant à l'augmentation de la population est indissociable de la destruction massive de la vie à laquelle a conduit la Grande Guerre. Faire des enfants est alors un devoir ; un devoir de mémoire envers chacun de ceux qui ont laissé leur vie à la guerre et un devoir politique pour la survie de la patrie que les morts justement ont sauvée.

Le monument aux « Mères sublimes », réalisé de 35 à 38, boulevard Kellermann dans le 13e arrondissement de Paris, est révélateur de l'état d'esprit de cet entre-deux-guerres. Il incarne le volet incitatif de cette politique qui cherche à valoriser le rôle de mère et de maman en jouant sur un registre intime et affectif. C'est une construction monumentale qui mesure 38 mètres de long, 12 mètres de large et est constituée de 32 personnages. Au centre du monument, une mère à l'enfant dessine la médiane d'un ensemble triangulaire, entourée à sa droite de son fils agenouillé qui tient sa main entre les siennes et à sa gauche de sa fille, les mains jointes. Les enfants, dans une attitude de vénération, lèvent un visage aimant vers leur mère. La petite main du bébé attire tout en douceur le visage de sa mère pour y déposer un baiser.

Autour de cette composition centrale, quatre scènes représentent plusieurs générations de femmes, le visage souriant, s'occupant de leurs enfants, les guidant dans la vie comme cette mère qui accompagne son enfant dans ses premiers pas. Plus loin, en diagonale, deux groupes de personnages représentant différents corps de métiers[5] c'est-à-dire la nation tout entière observent avec reconnaissance la maternité glorifiée, les « Mères sublimes » qui incarnent l'avenir de la patrie, le dévouement à la vie.

Par cette construction, la politique nataliste se donne donc un visage, un lieu de rassemblement et de célébration, et inscrit dans la pierre la fonction première, glorieuse et indépassable des femmes, la maternité, gage de l'ordre social tout entier, comme en témoigne la plaque gravée qui coiffe le monument[6].

Les conditions d'adoption de ces différentes mesures révèlent le quasi consensus des autorités politiques et morales du pays autour de cette question. Les comptes rendus des débats parlementaires et les résultats des votes, prouvent que la préoccupation

[5] On notera que les stéréotypes sont parfaitement respectés puisque les jeunes filles sont devenues infirmières, institutrices, agricultrices, autant de métiers qui mettent en valeur leurs qualités supposées naturelles.

[6] « Devant ce monument des mères françaises défileront sans souci de parti et de confession tous les Français épris d'optimisme et d'idéal dont le cœur aura battu à la pensée du sacrifice maternel ».

transcende les divisions politiques. La poursuite d'un véritable argumentaire de culture de guerre, qui semble laisser bien peu de place à la moindre opposition, traduit une hantise de la dépopulation, que l'hécatombe de la guerre vient réactiver et dramatiser, et qui est présentée comme synonyme de déclin de la France.

Mais ce qui se joue ici dépasse la question de la puissance et révèle plus profondément les inquiétudes quant à la pérennité d'un ordre social sexué traditionnel que certains estiment menacé.

L'enjeu de la politique nataliste n'est pas exclusivement de pouvoir compter à l'avenir une population nombreuse mais bien de définir la morale sociale et individuelle, d'imposer la norme dans les relations hommes/femmes afin de contrer les évolutions de genre que la guerre avait accélérées, sinon initiées. C'est bien la question de l'ordre moral et social, de la réaction et de la résistance au processus d'égalité des genres qui motive les décisions prises, en assignant les femmes à la reproduction. L'obsession de la natalité traduit une obsession de la maternité, une volonté de réaffirmer le rôle naturel et exclusif des femmes, comme l'indique le passage, en 1926, d'une fête des mères de familles nombreuses et à une fête des mères tout court.

Le corps des femmes est un terrain privilégié des rapports de pouvoir et en privant celles-ci du contrôle des naissances par l'adoption d'une législation répressive, d'un discours culpabilisant par la référence constante aux morts de la guerre et d'une propagande valorisant le rôle de mère, de façon exclusive, cette politique est une tentative d'expropriation des femmes de leur corps pour consolider un pouvoir patriarcal chancelant. C'est ainsi que la politique de mémoire de la guerre et la symbolique du sacrifice prennent tout leur sens dans ce domaine. En effet, faire de la lutte pour la natalité le nouveau patriotisme d'après-guerre, au nom de ceux qui se sont sacrifiés, permet tout à la fois de donner son sens au conflit, de légitimer le pouvoir et la domination de ceux qui rentrent et de rappeler chacune à son devoir moral et social, dans la continuité du combat.

Le lien entre dette vis-à-vis des morts, devoir patriotique maternel et ordre moral à restaurer est absolument essentiel. Car relancer la natalité, c'est avant tout s'attaquer à ce qui est présenté comme un climat de dégradation morale qui menace la famille, donc

la nation[7], et, au premier chef, à la corruption des mœurs féminines que la guerre aurait favorisée. Ce que les autorités morales qualifient de « corruption des mœurs[8] », de « déséquilibre moral[9] », c'est bien cette évolution redoutée de la place des femmes que la maîtrise de la reproduction incarne.

Ainsi s'explique le déplacement du vocabulaire analysé par Sarah Fishman qui montre qu'avant la guerre la faiblesse de la natalité est attribuée à une « crise de la virilité masculine alors qu'après la guerre on parla d'une poussée d'égoïsme de la part des femmes, née des espaces de liberté et d'indépendance acquis pendant la guerre[10] ». Ce changement d'analyse quant aux causes de la faiblesse de la natalité illustre l'inquiétude majeure de voir l'ordre sexué d'avant-guerre vaciller sous l'effet des expériences féminines de guerre et le « raidissement de la parole publique[11] » face à une hiérarchie de genre perçue comme titubante.

Des chambres indociles

Or, si le volontarisme politique ne fait aucun doute, force est de constater que, malgré la puissance du plaidoyer et de la pression morale, politique et juridique, l'évolution de la natalité et de la fécondité dans l'entre-deux-guerres ne répond pas à l'injonction.

Le rebond de 1920, année qui a vu le taux de natalité grimper à 21,5 (il était à 19,1 en 1913[12]), ne peut en aucun cas être assimilé à un baby-boom puisque le taux repart à la baisse dès l'année suivante. Le nombre de naissances est alors inférieur à 800 000 de 1922 à 1932 et inférieur à 700 000 à partir de 1933[13] ; alors qu'il était de 920 000 en 1901[14].

Plusieurs éléments, mécaniques si je puis dire, contribuent à expliquer l'atonie de la natalité car l'hécatombe de la guerre pèse sur le nombre des naissances, directement et

[7] « L'armée, c'est la nation ; la nation, c'est la somme des familles. Sauver celle-ci c'est donc travailler pour l'armée, pour la force de ses effectifs », écrit ainsi Auguste Isaac, *in* Congrès National de la Natalité, Tours, 1922.
[8] Gruber A., *La politique d'accroissement du taux de natalité,* Thèse de droit, Paris, 1924, p. 98.
[9] Nordman Jacques, *La Dénatalité,* Thèse de médecine, Lyon, 1934, n° 125, p. 87.
[10] Fishman Sarah, *Femmes de prisonniers de guerre, 1940-1945,* Éd. L'Harmattan, 1996, p. 47.
[11] Rauch André, *Histoire du premier sexe. De la Révolution à nos jours,* Paris, Hachette, 2006, p. 309.
[12] 1915 : 18,2 ; 1916 : 9,6 ; 1917 : 10,5 ; 1919 : 13,1 ; 1920 : 21,5 ; 1921 : 20,9 ; 1922 : 19,4 ; 1923 : 19,3 ; 1924 : 18,9 ; 1926 : 19 ; 1927 : 18,3 ; 1928 : 18,4 ; 1929 : 17,9 ; 1930 : 18,2 ; 1931 : 17,8 ; 1932 : 17,5 ; 1933 : 16,4 ; 1934 : 16,4 ; 1935 : 15,5 ; 1936 : 15,3 ; 1937 : 15 ; 1938 : 14,8 ; 1939 : 14,8.
[13] *INSEE Résultats* : La situation démographique en 2006 – Mouvement de la population, analyse de la pyramide des âges au 1er janvier 1936.
www.insee.fr/fr/ppp/ir/sd2005/dd/pdf/sd2005_pyra1936.pdf
[14] *INSEE Première*, n° 873, décembre 2002, article de Fabienne Daguet.

indirectement, en bouleversant durablement la structure de la population[15], qu'il s'agisse du déficit d'hommes jeunes morts au combat et qui auraient pu devenir pères ou de la faiblesse de la natalité durant la guerre entraînant le phénomène bien connu des classes creuses dans les années 1930 et provoquant un accroissement naturel négatif de 1935 à 1939.

Sans aucun doute ces différents éléments expliquent ces naissances perdues. Mais ils n'excluent pas d'autres explications et ils ne doivent pas nous empêcher d'interroger le comportement de ceux qui sont en mesure de faire des enfants car c'est à eux que la politique nataliste s'adresse. Dès 1935, le sociologue Gaston Bouthoul estime que la guerre :

« a été le point de départ d'un mouvement beaucoup plus important et significatif au point de vue démographique et psychologique que la simple diminution de la population venant de destructions forcément temporaires. Il s'agit de la baisse durable des naissances. […] La guerre que l'on avait jusqu'ici considérée comme ayant une influence exaltante sur les naissances produisit cette fois l'effet contraire[16] ».

Cette léthargie démographique peut-elle être interprétée, au moins en partie, comme le signe d'une résistance intime à la norme que les autorités tentent d'imposer et qui se heurte aux réalités, tout droit sorties des expériences de guerre, que vivent les couples après le conflit ? Cette autonomie des comportements démographiques est-elle la marque d'une émancipation, plus ou moins forte, du poids que l'ordre social et moral fait peser et que nous apprend-elle du rapport à la guerre de ces couples de retour en paix ?
Car si la parole du mouvement néo-malthusien s'éteint presque, et qu'elle n'est assumée que par quelques militants qui bravent publiquement l'interdit[17], cela ne signifie pas pour autant que les pratiques de limitation volontaire des naissances ont disparu, dans le secret des maisons. Associés aux faibles chiffres de la natalité, divers éléments amènent à penser que l'aspiration au contrôle de la sexualité et de la reproduction se heurte à une forme de résistance, non dans les discours, mais dans les comportements

[15] Le recensement de 1921 compte alors 120 femmes pour 100 hommes entre 20 et 40 ans.
[16] Bouthoul Gaston, *La population dans le monde. Les grands événements historiques. Guerre et population. Perspectives d'avenir,* Paris, Payot, 1935, pp. 212-214.
[17] En juillet 1934, Jeanne Humbert est condamnée à trois mois de prison pour avoir, au cours d'une conférence, cité un passage de *La Patrie humaine* de Victor Margueritte : « les femmes ne doivent plus faire d'enfants tant que les patries auront le droit de les assassiner ».

intimes qui échappent pour partie à la surveillance publique et gardent, malgré tout, une autonomie que les couples ne revendiquent pas, certes, mais qu'ils vivent.

Ce sont tout d'abord la permanence des constats et des analyses des observateurs et la relance régulière des mesures qui témoignent de la difficulté que rencontrent les autorités à imposer la norme familiale. Mais, malgré les discours[18] qui font de la maternité l'unique horizon social des femmes et qui pointent l'incompatibilité entre la maternité et l'activité hors du foyer, malgré les mesures prises pour inciter les femmes à se consacrer exclusivement à la sphère privée, le taux d'activité des femmes durant la période prouve que celles-ci ne se sont pas retirées massivement du marché du travail[19] : le nombre d'actives[20] demeure au recensement de 1936 le même que celui de 1911, à savoir 7 millions et, parmi elles, on compte 4 millions de femmes mariées[21] ; le taux d'activité féminine est donc de 42 %[22]. L'idéal tant prôné de la femme mère sans profession est loin de la réalité sociale vécue par une part importante des femmes, et des familles.

De plus, des traces existent qui disent la volonté de maîtriser les naissances, de les limiter, voire de refuser la maternité. Ces traces de résistance, dont les motivations sont multiples, n'émanent pas seulement de certaines féministes (par ailleurs minoritaires dans leur groupe) qui font de la « grève du ventre » un moyen de lutte pour la reconnaissance des droits des femmes[23].

Ainsi Louise, une femme âgée, qui, lors de l'entretien qu'elle a eu en 1976 avec la psychologue du service de gérontologie de l'hôpital Paul Brousse de Villejuif, révèle que, durant toute sa vie de femme mariée en âge de procréer, elle a, en secret, utilisé les moyens à sa disposition pour éviter de tomber enceinte, refusant la maternité pour

---

[18] En juin 1933, se tient par exemple un Congrès international, à l'initiative des catholiques sociaux, pour le retour de la mère au foyer.

[19] Tout comme elles n'ont pas investi massivement le monde du travail avec la guerre. Voir à ce sujet : Schweitzer Sylvie, *Les femmes ont toujours travaillé. Une histoire du travail des femmes aux XIXe et XXe siècles,* Paris, Odile Jacob, 2002, 329 p.

[20] Le nombre de femmes au travail est difficile à estimer exactement car, comme l'ont montré les historiennes du genre, les modes de calcul ont tendance à effacer la présence féminine réelle. Voir : Schweitzer Sylvie, *Les femmes ont toujours travaillé…, op. cit.*

[21] Martin Jacqueline, *Activité féminine, taille des familles et politique familiale : perspective historique 1892-1992,* Thèse de doctorat, Toulouse I, 1996, p. 246-254.

[22] Rolland Denis, Georgakakis Didier, Déloye Yves (coordinateurs), *Les Républiques en propagande. Pluralisme politique et propagande : entre déni et institutionnalisation XIX-XXe siècles*, Paris, L'Harmattan, 2006, article de Christel Sniter : « La République nataliste : le monument aux mères françaises comme outil de propagande », note 4 p. 130. Taux élevé comparé aux autres pays européens, par exemple à l'Allemagne qui enregistre un taux de 36 % en 1933.

[23] Voir sur ce thème, Bard Christine, *Les Filles de Marianne. Histoire des féminismes. 1914-1940,* Paris, Fayard, 1995, 528 p.

lutter contre la guerre et suivant, toute sa vie, les leçons que son institutrice lui avait données dans ce domaine.

« Une de nos maîtresses d'école nous avait éduqués en disant qu'il ne fallait pas faire d'enfant ; pour lutter contre la guerre. J'avais douze ans. […] J'ai suivi les conseils de mon institutrice, Mme B. : pas d'enfant pour lutter contre la guerre de 14. Pas d'avortement, mais jamais se trouver enceinte.
- Comment avez-vous fait pour ne pas avoir d'enfant ?
- Une injection avant, au sérum… heu… oui, au formol. Il fallait faire une injection tous les jours dans le vagin et après on pouvait faire l'amour, ça tuait les spermatozoïdes. Parce que ça dégageait de la vapeur qui les tuait.
- Vous faisiez ça tous les jours ?
- Oui, c'est ainsi que je n'ai pas eu d'enfant.
- Est-ce que votre mari était au courant ?
- Non, il n'était pas au courant. […].
- Vous n'avez jamais regretté de ne pas avoir d'enfant ?
- Non, pour quoi faire, pour que la guerre les tue ? [24] »

On voit bien que dans le cas de Louise, le refus de la maternité, choix politique réfléchi et conscient, est assumé avec aisance sur ses vieux jours mais que, dans sa vie de couple et donc aussi dans sa vie sociale, il est resté une décision secrète, qu'elle a vécue seule. Cela témoigne de la façon dont l'argument patriotique utilisé pour stimuler la natalité peut se retourner contre l'objectif qu'il vise et de l'existence, dans l'espace de l'intime, d'une autonomie, voire d'une résistance, face à l'injonction des autorités morales.

L'acte militant à connotation antimilitariste, ou tout au moins antibelliciste, dont Louise est un exemple n'est pas majoritaire. Mais il permet de repérer un des éléments d'explication de l'échec de la politique nataliste qui, en construisant son argumentaire dans la continuité sacrificielle du conflit, n'a pas mesuré la profondeur des atteintes physiques et psychiques dont l'espace intime est le révélateur et les déchirures intimes dont bruissent les chambres du retour.

Car durant mon travail de recherche, j'ai pu mesurer combien les chambres conjugales résonnaient des bruits de la guerre et de sa mémoire traumatique, combien les cauchemars continuaient durablement de hanter ces hommes de retour de guerre,

[24] Entretien mené par Mme Wetzel-Taravant avec Louise en 1976 à l'hôpital Paul Brousse de Villejuif.

comme en témoigne Jean Giono qui écrit en 1934, dans un texte si opportunément intitulé « Je ne peux pas oublier » : « Je remplissais la chambre où je parlais de fantômes boueux aux yeux mangés par les oiseaux[25] ». L'écart est grand entre ce qui est vécu dans l'espace de l'intime par les couples et les discours qui se plaisent à glorifier la force du combattant, la virilité masculine du guerrier. Ces discours qui portent au plus haut leurs vertus supposées de force, d'énergie, d'audace, de courage et qui servent à définir un stéréotype masculin, un homme idéal dont les qualités et les attributs virils sont transposés et valorisés dans l'univers domestique, mais qui se heurtent dans le lit conjugal à une immense vulnérabilité masculine, une masculinité blessée, abîmée par la guerre, dont témoigne la récurrence, dans les sources médicales, des mentions des difficultés sexuelles auxquelles sont confrontés les combattants de retour du front. Le retour au foyer signe l'échec d'une virilité fantasmée que certains espéraient trouver et réaffirmer avec la guerre.

On comprend mieux dès lors l'impossible réussite de la politique nataliste dont l'argumentaire chimérique, qui entretient une confusion brutale entre la vie et la mort, se brise au seuil des maisons, aux portes des chambres. Dans le secret des nuits, le « décalage entre l'ordre politique et l'ordre des corps[26] » est particulièrement net.

Pendant l'entre-deux-guerres, la représentation nationale a donc multiplié les mesures d'une politique nataliste, en utilisant la guerre et ses suites comme ressort idéologique et en réaffirmant brutalement des identités de genre archétypales, présentées comme naturelles et idéales, que le conflit avait ébranlées. Cette réaction nataliste est une réplique aux mutations de genre que les contemporains ont le sentiment de vivre. C'est la conscience de vivre une période de bouleversements intenses et profonds qui a conduit à une réaction aussi puissante et qu'incarnent l'obsession de la maternité et cette tentative d'enclosure[27] du corps féminin.

Mais les données démographiques comme les témoignages, directs et indirects, démontrent que les objectifs de cette politique n'ont pas été atteints et la contradiction est patente entre ce que prônent les discours officiels et publics, qui semble faire

[25] Jean Giono, Refus d'obéissance, « Je ne peux pas oublier », in *Récits et essais*, Paris, Gallimard, La Pléiade n° 351, 1989, p. 265.
[26] F. Rouquet, F. Virigili et D. Voldman (dir.), *Amours, guerres et sexualité. 1914-1945,* Gallimard, 2004, Préliminaires p. 10-13.
[27] Silvia Federici, *Caliban et la Sorcière. Femmes, corps et accumulation primitive,* Entremonde, 2014, 460 p.

consensus, et les comportements intimes qui résistent, en silence, mais fortement aux injonctions et à la norme. C'est dans cette mise à distance, de fait, de la propagande nataliste, dans l'échec des tentatives des gouvernants et des autorités morales à investir absolument l'intime que s'exprime le plus nettement le vacillement des assignations traditionnelles des sexes auquel le conflit a conduit. Car dans cette distance prise par rapport à la norme, qu'elle soit réfléchie ou simplement mise en pratique, dans cette indocilité, pour évoquer Foucault, se poursuit cette reformulation de soi et de la relation conjugale et familiale que la guerre avait engagée et que les retours au foyer ne peuvent si aisément gommer.

Ce que met en lumière, par le prisme de la natalité, un travail sur les retours de la Grande Guerre à l'échelle de l'intime, c'est que les transformations profondes des conditions de vie auxquelles la guerre et ses conséquences intimes ont donné lieu touchent aussi les structures mentales qui construisent l'ordre moral, les perceptions des relations hommes/femmes, les représentations de ce qui fait homme ou femme, séparément et ensemble, et que si le corps peut être le lieu d'une forme de domination il peut aussi être celui d'une résistance.

Dominique Fouchard, 24 janvier 2015, pour l'AMOPA, Lille.

Dominique Fouchard, historienne, *Le Poids de la guerre. Les poilus et leur famille après 1918,* PUR, 2013.